

*DE TOUT À RIEN PEUT ÊTRE.*



*Improvisation,*  
Collage sur papier de soie  
AGBB, 2021

Rien c'est déjà quelque chose.

La chose (*Res*) dont on parle et qui fait trou, nous amène aux abords d'un abîme nous renvoyant à un manque. Ce manque fait de nous un sujet désirant et qui plus est, un sujet barré, pris dans la quête du mouvement vers un horizon chéri qui lui échappe au fur et à mesure qu'il avance et tente de s'en rapprocher. Parce que ce qui compte, c'est le mouvement. Le sujet se trouve alors poussé par la force du manque et aspiré par celle du désir. L'espoir, l'idéal, le modèle, le principe, la vérité et parfois même le regret ou la mélancolie (*et in acardia ego*) sont les corrélats de ce qui constitue cette quête.

Tout cela tient debout et fait tenir par le mouvement même d'un savant équilibre, qui à l'instar de la marche, trouve sa tempérance dans un déséquilibre en alternance.

Jusqu'au jour, où, dans le cheminement de la cure ou par un coup du sort, le sujet se retrouve projeté face à ce réel sans mot : le rien.

Le rien s'éprouve alors comme la révélation, l'effraction d'une chute. Plus rien ne tient. Ça tombe. Comme en état d'ivresse, dans une sorte de traversée du désir, le sujet titube entre ses anciens repères, ses identifications perdues et ses limites à réinventer (au sens où l'on trouve un trésor).

Rien, plus rien, plus que rien ou plus de rien ?

Retracer des limites à la chaux sur le terrain du rien.

Mettre le « tout » à l'index et s'affranchir des « il faut ». Accepter de faire ses choix et de renoncer, à chaque fois, à un petit quelque chose.

Perdre le réflexe de faire de la plus-value, est-ce possible ? Pas de bénéfice net, mais un équilibre entre recettes et dépenses, donner-recevoir-rendre.

Après celui de l'hystérique, du maître, de l'universitaire et de l'analyste, quitter la tendance d'un 5<sup>ième</sup> discours - celui du capitalisme - en inventant un discours autre, vieux comme l'humanité, où le rien est moteur, celui parlé par l'artiste, c'est-à-dire, celui du sublime.

*Sublime*, au sens étymologie obscure renvoyant probablement à *sub-limen*, signifiant « jusqu'au linteau, au-dessus du seuil » et intégrant l'idée forte de limite, de transformation et de dépassement. A l'horizon, donc ce rêve, où la vie, libérée de la quête de la plus-value, où le logos et la praxis se réunissent, pourraient devenir un art de vivre, une *écophilosophie*. Le discours du sublime, qui n'est autre qu'un discours de la limite (et qui en accepte les contours), tendrait ainsi dans un élan quasi post-romantique, à faire de la pensée individuelle et collective contemporaine, un autre mouvement d'accommodation au naturel où la limite nous fait grandir et ce faisant nous (re)met à une (notre) place.

Aller vers cette « écophilosophie du quotidien » comme une manière d'explorer ce qui est en jeu dans la postmodernité naissante, où le rationalisme, ce que Maffesoli nomme idéophilosophie, c'est-à-dire la construction du monde à partir d'une idée abstraite, laisserait la place au sensualisme ou au naturalisme. L'idée serait alors de reconnaître (en se faisant *naitre avec* à nouveau), tout simplement que l'animal humain est aussi un animal qui - selon la thèse du sociologue et philosophe Hartmut Rosa - doit pouvoir évoluer en résonance avec un monde indisponible.

Cette animalité inhérente à notre nature (et que l'homme augmenté ne cesse de vouloir refouler) nous rappelle que la raison ne peut exister que si elle est fondée sur le sensible. Marx affirme en ce sens que le rapport entretenu par l'individu avec lui-même et celui qu'il développe avec le monde sont toujours tributaire l'un de l'autre et que sans un rapport au monde intact, il ne peut y avoir de rapport à soi réussi, et vice versa.

Le discours du sublime, dans son éthique singulière, visant alors de l'interaction (c'est à dire la rencontre transformatrice) créée entre la conscience et les sens dans un environnement où tout n'est pas infini ou disponible. C'est-à-dire un discours où peu, voire RIEN (n'est) nécessaire pour créer des effets de vérité suffisamment résonnants.

A partir de l'expérience du rien et donc du manque, le discours du sublime s'inscrirait alors dans une éthique connectée à l'expérience esthétique de la vie en dialogue avec le grand Autre barré (A/) et nos propres incomplétudes.

Cette sublimation du manque, sans reste, ne viserait alors aucune plus-value, hormis celle de la circulation transformatrice et de l'agencement de la triangulation opérante : donner-recevoir-rendre. Cette économie, sans *tiers perdant*, faciliterait le positionnement du sujet du côté de l'être, lui permettant ainsi de mieux exister et de se désaliéner du statut d'objet. Ainsi, au-delà de la vocation de fonctionner suffisamment bien dans l'illusion d'un monde filtré, fantasmé, calculé, maîtrisé, prévisible, disponible et fini pour tous les individus, le sujet pourrait alors faire l'expérience singulière de l'éprouvé du monde.

L'articulation alors entre éthique et liberté pointe la reconsidération de nos besoins naturels non nécessaires et non naturels non nécessaires qui ne sont ni une nécessité, ni à coup sûr notre désir. En effet, le discours du sublime tel que nous l'envisageons cherche à s'affranchir et à requestionner l'évidence des identifications figées et plaquées par des petits autres de pacotille qui ne sont que des reflets ou des ombres portées de quelque chose qui n'existe pas, mais qui fait trace.

Car dans l'histoire, le sujet désirant est souvent le *tiers perdant*... et son manque à être la bête à abattre.

Or, le manque à être n'est pas un rien vide. Le manque à être a peut-être à voir avec un rien habité par l'indisponibilité du monde. C'est un rien du monde qui comme l'espace de George Perec est comme *un doute : il faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête*. Et quand ce manque à être est accueilli (pour ne pas dire suffisamment assumé), il permet au sujet un *aggiornamento* du désir, autrement dit l'actualisation perpétuelle d'une métonymie de son manque à être dans un mouvement de résonance transformatrice (pour aller vers la sublimation).

Le manque à être qu'implique la prise de chaque sujet dans le langage marque ce qui ne peut pas être. Cette limite, cette castration du « je-peux-tout/tout-je-peux » donne du jeu au « je » et établit les bases d'une jouissance plus phallique (en cela, qu'un impossible est posé par la Loi, le Phallus comme barrage à la jouissance).

Rappelons que pour Lacan, la jouissance n'est pas le plaisir, mais l'état au-delà du principe de plaisir; elle peut même être la souffrance. En cela il reprend l'idée avancée par Freud qui parle à son endroit de tension excessive (un maximum de tension), alors qu'à l'opposé le plaisir est un abaissement des tensions. Si le plaisir consiste plutôt à ne rien perdre et dépenser le moins possible, la jouissance, elle, au contraire, se range du

côté de la perte (de tempérance, de latitude, de liberté ...) et de la dépense (d'énergie, de moyens, de temps...), de l'épuisement du corps porté au paroxysme de son effort (dans la performance sportive, dans l'anorexie, dans l'insomnie...).

Perte qui se rejoue et se répète, notamment, dans la mécanique de l'addiction.

Il s'agit alors pour nous, en tant qu'analyste, d'accepter d'être destinataire à un moment donné de tension et parvenir à maintenir le champ des possibles pour un sujet qui n'en veut peut-être rien savoir (mais un peu quand même) par le cadre de la cure afin que le sujet puisse tenter d'agencer ou d'ordonner le moteur de sa cure, c'est à dire les différents états de jouir par:

- la jouissance Phallique (correspondant, selon Nasio, à l'énergie dissipée lors de la décharge partielle ayant pour effet un relatif soulagement, un soulagement incomplet de la tension inconsciente en tant que régulée par le Phallus – Freud aurait dit le refoulement - qui ouvre et ferme l'accès à la décharge de cette dernière).
- le plus-de-jouir (correspondant à la jouissance qui en revanche reste retenue à l'intérieur du système psychique et dont le Phallus empêche la sortie. L'adverbe « plus » indique que la part de l'énergie non déchargée, la jouissance résiduelle, est un surplus qui accroît constamment l'intensité de la tension interne se traduisant pourrait-on avancer par une incapacité de résonance au monde)
- la jouissance Autre, qui pour reprendre Nasio correspondrait à l'état fondamentalement hypothétique, à un bonheur absolu et au cas idéal où la tension aurait été totalement déchargée sans l'entrave d'aucune limite (*et in arcadia ego...*). C'est la jouissance que le sujet suppose à l'Autre, l'Autre étant lui aussi un être supposé, figure mythique, que ce soit Dieu, la mère, le patron ou le sujet lui-même pris dans un fantasme de toute-puissance.
- La jouissance de l'Autre, comme essentiellement féminine (mais non réservée aux femmes) et hors-langage, hors-symbolique, mais pas hors corps (comme la jouissance phallique) ni hors réel. Ce trou de la jouissance de l'Autre (A) est le vrai trou de la structure, d'être non bordé (comme le sont les trous de la jouissance phallique et du jouis-sens) par le champ de l'inconscient. C'est cette jouissance qu'éprouvent certains mystiques comme celle engloutissante, annihilante, de la nudité de Dieu. Comme l'explique Michel Bousseyroux, dans son article intitulé « recherches sur la jouissance autre », ce qui en est mis à nu, c'est qu'à la place de Dieu il y a l'abîme, et non Dieu.

Condamné à ne pas avoir un comportement prédéterminé ou complètement aliéné, le sujet ainsi divisé est marqué à la fois par la perte, l'écart inéluctable entre ce qu'il dit et le fait de dire, et par ce désir indéfinissable (au sens où on ne peut en finir avec ce désir donc) qui l'agite, l'expose (si tout va bien) à un *aphanesis* fécond débouchant sur une autre représentation du sujet lui-même (un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant) et dont la seule voie d'accès à sa connaissance est le discours.

En effet, selon Jones, si le mot *aphanesis* – *disparition ou fading* – est utilisable dans le fantasme (qui fait rempart au réel inapprochable car hors signifiant), c'est qu'à la pointe du désir, il y a *aphanesis* du sujet. L'objet *a* (cause du désir) ne peut être saisi et demeure – justement – indisponible et fait marcher le sujet (au sens propre comme au sens figuré).

C'est la naissance du *Parlêtre*, définition que Lacan a donnée de l'humain. Beaucoup plus fort que « l'humain », le *parlêtre* veut dire que c'est quelqu'un qui parle, et qui parlant, s'efforce de soutenir son être, de le rejoindre ou de le poursuivre.

Par le mot, qui est déjà une présence faite d'absence, la *talking cure*, permet d'approcher le désir de l'analysant en empruntant la voie royale vers l'inconscient (le rêve, les lapsus, les actes manqués, le Witz) ... Ainsi, par le travail analytique, le sujet de l'inconscient se met au travail et tente de circonscrire le périmètre de son désir. La découverte Freudienne de « *là où fut ça, il me faut advenir* » (*Wo Es war, soll Ich werden*), est une des traductions de cette dynamique de la rencontre entre le sujet et la perte inaugurale qui l'agite (celle impliquée par le langage). Cette perte qui va faire qu'aucun objet, c'est à dire RIEN ne pourra venir combler ce manque. Le désir causé par ce manque ne pourra se soutenir que dans la recherche éperdue de l'au-delà d'objets inadéquats. Cet au-delà de l'objet, cette promesse qui se transmet dans l'ordre symbolique, c'est - nous dira Lacan - le Phallus.

Reprenons ici brièvement, les trois moments clefs de la conception de ce concept de Phallus :

1ère étape : 1930, Freud déclenche une querelle au sein de la société psychanalytique en posant la thèse du « *prima du Phallus* » selon laquelle, il n'y aurait qu'une seule libido et elle serait phallique que l'on soit homme ou femme.

2ième étape : 1950, Lacan introduit la distinction entre avoir le Phallus ou être le Phallus (position féminine possible). Si le Phallus est aussi un signifiant en plus d'être un symbole, rien ne s'oppose à ce qu'il puisse être le support d'une identification.

3ième étape : 1972-1973, Lacan dans son séminaire « *Encore* » déplace la perspective de distinguer les Parlêtres à partir d'une logique de l'inconscient. L'identification sexuée prenant acte à partir du signifiant de la castration (fonction phallique).

Lacan, dans son séminaire des années 1958-1959 *Le désir et son interprétation* (établi par Jacques-Alain Miller, Éditions de La Martinière, Champ freudien éditeur, 2013) situe ce que veut le sujet au lieu du manque de l'Autre (A/), c'est le Phallus : « Le signifiant de l'Autre barré... le signifiant caché, celui dont l'Autre ne dispose pas, est justement celui qui vous concerne... Il s'agit très exactement de cette fonction énigmatique que nous appelons le Phallus » (p. 355).

Lacan commente le statut du Phallus en tant que signifiant du désir : « Le sujet est et il n'est pas le Phallus. Il l'est parce que c'est le signifiant sous lequel le langage le désigne, et il ne l'est pas pour autant que, sur un autre plan, le langage, et justement la loi du langage lui dérobe. [...] La loi en quelque sorte apporte dans la situation une définition, une répartition, un changement de plan. La loi lui rappelle qu'il l'a ou qu'il ne l'a pas » (p. 257). Cette distinction entre l'être et l'avoir permet à Lacan d'élaborer certaines formules proposant une répartition selon les sexes du rapport au signifiant phallique : côté homme, « il n'est pas sans l'avoir », côté femme, « elle est sans l'avoir » (p. 258).

Et c'est cette disposition à l'incomplétude qui permet justement à la position féminine (et mystique) d'avoir accès à la jouissance de l'Autre. Cette jouissance qui cherche RIEN et qui sait faire avec le trou du « pas tout ».

Ce quelque chose de plus qui habite, porte et pousse l'objet du don (le *hau* de la chose noté par Mauss) est désignée comme le plus-de-jouir de Lacan, c'est à dire ce surplus maintenant sans cesse le haut niveau de la tension interne du sujet. Cette notion est introduite dans son séminaire XVI, *D'un autre à l'autre* (1968-1969). Elle est inspirée du

concept de plus-value de Karl Marx et son développement se trouve à la base de la théorie de l'objet en tant que manque.

Pour Lacan, c'est la manière de nommer le défaut intrinsèque à la jouissance, qui échoue irrévocablement à combler le sujet, à le maintenir dans le confort de l'avoir et qui au contraire, le renvoie de plus belle dans l'*intranquillité* (Pessoa) nécessaire de la perte, l'oscillation de l'être et à l'indisponibilité essentielle du désir.

En 2019, Dany-Robert Dufour, dans son livre intitulé « Baise ton prochain » tente de définir quant à lui le plus de jouissance (autre nom de l'objet *a*), comme la faille qui passe inéluctablement entre la valeur d'échange et la valeur d'usage décrites pour la réalité économique.

Au fond, derrière ce qu'un sujet donne, il y a tout ce qui lui manque. Le Phallus devient alors un don de ce qu'on n'a pas et que l'on ne cesse de perdre, mais qui promet (toujours) d'advenir en laissant sa trace.

La fin de la cure est aussi marquée par la perte. A ce titre d'ailleurs, Sergueï Constantinovitch Pankjeff, l'homme aux loups de Freud, répondra en 1975, à un journaliste lui demandant s'il croit encore à la psychanalyse : « je ne crois plus en rien », que l'on peut aussi entendre comme un « je ne crois plus en tout et j'accepte que RIEN puisse exister. »

Cela nous amène en tant qu'analyste à la question du maniement du transfert, pour autant que le terme maniement désigne une stratégie au service d'une éthique. En ce qui nous concerne, il s'agit bien dans la conduite de la cure selon Freud, de faire en sorte que le sujet se libère de (certaines de) ses identifications, inhibitions (devenues) toxiques afin qu'il puisse mieux aimer et mieux travailler, autrement dit, mieux circuler dans le rapport dynamique de la perte et du don, mieux jouer dans/avec le Fort-Da de la vie et à ne pas craindre ses *aphanesis* créatives.

Or, le transfert est pur artifice puisqu'il se porte inconsciemment sur un objet qui en reflète un autre.

Lacan dira d'ailleurs que le transfert est une tromperie qui consiste pour l'analysant à installer l'analyste en position privilégiée de *sujet-supposé-savoir* de son désir inconscient (l'analyste en saurait quelque chose). Position tout à fait asymétrique, qui, pour l'analysant, est de l'ordre du nécessaire à un moment donné.

Ce nécessaire est compris ici selon les modalités logique d'Aristote, c'est à dire comme quelque chose qui ne peut ne pas être.

La fin de la cure consiste en un renversement logique de l'amour de transfert (« l'amour véritable » selon Freud) vers le contingent. Autrement dit, à ce moment là le sujet s'émancipe, il éprouve alors profondément que cet amour, comme l'ensemble de ce qu'il croyait être de l'ordre du nécessaire, peut être et ne pas être.

Le névrosé se rend alors compte que l'Autre (ne) lui veut RIEN. Le moment de conclure, après le temps pour comprendre et l'instant de voir est l'ultime étape de la cure où le sujet mesure qu'il n'y a rien d'autre que de savoir y faire avec son symptôme, comme avec toute manifestation de l'inconscient (et de son savoir), avec ses jouissances (quitte à en changer).

L'Autre n'est pas indifférent, mais juste barré (A/), castré lui aussi. Il n'est plus la garantie de l'objet qui manque et ne peut se dire tout.

Il n'y a pas d'idéal à réaliser, il n'y a pas de sachant, pas plus que de vérité, mais juste, peut-être des effets de vérité et de vacuité à glaner en cours de route. C'est là le surgissement d'un savoir inédit, puissant, libérateur et potentiellement subversif qui ne peut que bouleverser l'analysant. Son désir se trouve non pas perdu, mais désarticulé à un fantasme traversé et inopérant, chutant. Tout ne peut pas se dire, le sujet se cogne aux limites de l'ordre symbolique.

Ça tombe ! Tout s'effondre, s'évanouit, se dilue et le sujet éprouve alors la certitude du rien.

Oui, il (n') y a juste RIEN à quoi il puisse se rattacher.

Et c'est à la lumière de ce RIEN que tout (où du moins un bon morceau) reste, ou plutôt devient pour lui à revisiter. Un autre travail commence alors, c'est une nouvelle *praxis* de la vie.

Il peut (ou pas), alors errer et créer librement la suite avec le bout qu'il connaît sur son désir et sur l'amour. A lui d'inventer et de travailler à la suite de son récit transformateur et sublime.

Autrement dit, il revient de plein droit au sujet, dans son rapport au monde, d'aller, de vivre et de devenir, avec pour seul capital, le sublime du rien chevillé à la libre nécessité de dessiner l'à-venir.

Anne-Gaëlle Burban-Borie  
Mai 2021, La Souterraine